La mort
Etude conceptuelle

La « mort » se donne d'emblée comme le contraire de la vie, ou plutôt sa cessation, sa fin. Le terme est pourtant plus équivoque qu'il n'y paraît et soulève diverses questions. Par exemple : pour un vivant, biologiquement parlant, que signifie « mourir » ? Quand cela survient-il, pour quelle(s) raison(s), et à quels signes le voit-on ? Ces interrogations ne sont pas mineures : un organisme s'use-t-il ? Est-il voué à disparaître ? Porte-t-il en lui les raisons de sa rupture ? Le vivant s'avance-t-il chaque jour vers sa fin ? C'est ce que disait Montaigne : *« le premier jour de votre naissance vous achève à mourir comme à vivre »* ; ou récemment F. Jacob dans *La logique du vivant* : la mort est programmée dès la naissance par l'ADN de nos cellules ; de surcroît, durant la vie, la dégradation des fonctions moléculaires est constante, si bien que l'organisation du vivant est une perpétuelle lutte (vouée à l'échec) contre la mort. Mais cette mort dont on parle, comment faut-il la constater ? Est-ce par l'arrêt cardiaque, la raideur du corps, l'insensibilité du système nerveux, etc. ? Par ailleurs, faut-il s'en tenir à ce niveau biologique : de quelle « vie », en effet, la mort signe-t-elle la fin ? Est-ce seulement de la vie organique, du fonctionnement de l'organisme vivant ? N'y a-t-il pas une manière d'être « mort », tout en demeurant, sous le rapport des fonctions élémentaires, vivant ? Du reste, la mort ne doit-elle s'envisager que comme disparition de la vie, comme sa limite extérieure ? Est-elle nécessairement son autre ? Quel type de rapport – autre que celui de l'accident – peut-on envisager entre le vivant et la mort ?, etc. Un exposé exhaustif étant impossible, nous proposons ici d'articuler quelques approches sur le rapport vie/mort.

La mort apparaît *a priori* comme l'imprédicable absolu, le hors catégorie, et cela pour deux raisons majeures :

a) on ne peut la penser ni dans son en-deça, ni dans son moment, ni dans son au-delà : problème *de l'en-deçà de la mort* : on ne peut que penser la mort à partir de la vie, ce qui ne permet pas de saisir le saut qualitatif qu'elle représente (la mort n'est pas la maladie ni la vieillesse) ; problème *de l'instant mortel* : cet instant est impensable ; il n'est pas de l'ordre de l'altération temporelle, et n'est pas homogène à la temporalité ; problème *de l'au-delà* : on escamote la mort en la pensant par référence à une altérité meilleure (autre monde), comme transition, comme passage.

b) à quelle « personne » la penser ?

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 8 pages.

- 3ème personne (la mort en général) : impossible, car on n'a pas d'expérience directe du mourir, mais seulement du vivant ou du cadavre. Seule définition possible, alors, une définition biologique (par exemple, la cessation de toute activité cérébrale).
- 2ème personne (mort de l'être cher) : mais ce n'est qu'une expérience par participation, un succédané.
- 1ème personne (mort de soi) : il y a sans doute une expérience de la mort, mais elle coïncide avec la disparition du sujet, et donc de tout locuteur...

=> Il y a donc un décalage constitutif qui sépare le sujet de la mort : soit il y a un sujet, mais pas d'expérience directe, soit une expérience, mais plus de sujet.

=> La mort apparaît donc comme ce qui échappe, fondamentalement, à une conscience qui n'est contemporaine ni de sa naissance, ni de sa fin. Elle n'est pas de l'ordre de la relation, puisqu'elle exclut tout rapport à ce qui est. La mort est émigration vers le nulle part, une absence absolue à tout lien. Elle se donne comme la limite infranchissable pour toute métaphysique, et ne peut donc être pensée, comme on l'a vu, que sous les espèces du paradoxe.
Pourtant, la question de la mort est inéluctable car elle est l'horizon de la vie : certaine quant au fait, indéterminée quant à la date. C'est dans l'espace de cette incertitude que peut trouver place une pensée sur la mort. Or, cette pensée paraît inséparable d'une éthique d'une part, et d'une axiologie d'autre part : penser la mort, c'est engager une réflexion sur la vie et son sens, situer l'existence du sujet par rapport au néant que constitue sa propre mort, et définir l'attitude qu'il doit adopter.

=> Toute approche théorique de la mort se doublera donc de tentatives pour constituer une éthique du bien mourir et du bien vivre : non seulement « qu'est-ce que la mort », mais « comment vivre sa mort ? » ; « comment vivre en sachant qu'on va mourir ? »

=> Il est nécessaire d'interroger cette connexion entre une éthique et une métaphysique de la mort, d'abord sur le plan des représentations symboliques de la mort, puis sur celui de la réflexion philosophique : une pensée de la mort affranchie tant de l'éthique que de la métaphysique est-elle possible ?

I. La réduction mythique et religieuse de la mort

On peut se référer d'emblée à Hegel, pour qui la différence essentielle entre l'animal et l'homme se joue sur le plan de la mort : pour l'animal, elle est une corruption, une fin donnée de l'extérieur par les lois générales de la nature ; l'animal ne peut qu'être passif devant sa propre mort, puisque son être est donné dans une immédiateté avec la nature ; la mort est l'anéantissement radical de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

cette immédiateté. Il en va tout autrement pour l'homme, à tel point que Hegel soutient que seul l'homme, au sens strict, « meurt », alors que l'animal « périt ». Selon lui, en effet, la constitution de l'humanité du sujet passe précisément par la nécessité de reconnaître la mort et d'accepter sa possibilité, ce qui n'est le cas d'aucun autre vivant.

Toutefois, si la spécificité de l'homme par rapport à l'animal ou au simple vivant, et l'humanité même du sujet, se jouent dans un face à face réflexif avec la mort, cette confrontation a dès l'origine des sociétés humaines été médiatisée par des discours et des représentations qui prennent la forme d'un exorcisme. Il est donc nécessaire d'interroger cette symbolique de la mort (mythique et religieuse), dont l'objet est de proposer une représentation du rapport de la mort à la vie qui estompe le *kairos*, le moment, de la mort, et son scandale.

I.1. Les systèmes mythiques :

Cf. E. Morin : *L'homme et la mort*. On trouve deux systèmes majeurs pour rendre compte de la mort dans la conscience mythique : la mort-renaissance (1) et la mort-survie du double (2).

(1) La *mort-renaissance* est pensée par rapport à la naissance : cultes de la fécondité liés aux cultes funéraires. Ainsi, le sacrifice est une exploitation magique de la force fécondatrice attribuée à la mort. *Il s'agit d'exploiter la mort en vue de prodiguer de la vie*. Autre modalité : le repas cannibale, où il s'agit de manger la chair du mort pour régénérer la chair des vivants et assurer la renaissance du mort. La circulation de la mort et de la vie se fait dans les deux sens : les rites d'initiations sont les symétriques des rites funéraires : d'un côté, la mort à l'ancienne vie, de l'autre, le passage à une vie nouvelle.

(2) cf Sir James Fraser, *La crainte des morts dans la religion primitive*. Le système du double propose une survie personnalisée sous la forme du spectre. En effet, le double n'est ni une âme, ni un esprit, lesquels ont une nature désincarnée. Au contraire, le double a une existence corporelle. Il permet donc au sujet de sauver son intégrité par delà la décomposition : les morts vivent de leur vie propre, comme les vivants. Ainsi, le double ne se réduit pas à une copie *post-mortem* du défunt : il accompagne le vivant pendant toute son existence, se manifeste à lui à travers les rêves, les ombres et les reflets, l'écho. Le double ne meurt pas avec la mort du vivant : après la mort du vivant, le double ne quitte pas l'espace de la vie :

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 8 pages.

Culture Générale

La mort

il mange, a des armes et des propriétés. Plus la culture est archaïque, plus on trouve de croyances selon lesquelles le double vit dans un espace proche du groupe auquel il appartenait.

Mais un changement majeur survient avec la problématique chrétienne du salut.

I.2. La représentation chrétienne de la mort :

S'opère un passage au religieux dans lequel *la mort apparaît comme la fin d'un vivant spécifique : elle n'est pas le non-être total, mais le non-être d'un être particulier*. Ses représentations s'inscrivent dans le cadre d'un dualisme âme/corps : la vie charnelle n'est pas la seule manière d'être, mais un cas particulier (inférieur) de l'existence.

La mort reçoit dans la problématique chrétienne un sens nouveau (séparation de l'âme immortelle d'avec le corps ; je vous renvoie au commentaire du texte de Saint Augustin, plus bas, pour une version enrichie de cette problématique). Sa condition de possibilité est l'union de l'âme et du corps, et sa cause une suite du péché originel : dans la théologie chrétienne, Dieu avait créé l'homme dans un état d'incorruptibilité. C'est contre l'homme pécheur que Dieu a prononcé la sentence de mort : *la mort est universelle comme le péché : elle est la solde du péché*. Elle cesse ainsi d'être naturelle pour devenir la marque de la transcendance : elle le châtiment inscrit par Dieu dans la chair de l'homme.

Elle a pour effets a) la corruption du corps, dans l'attente de la résurrection, b) le fait que l'âme soit placée dans un état qui exclut toute possibilité de changement, dans la perspective du jugement dernier qui débouchera sur une double sentence : éternel châtiment ou éternelle félicité. Il faut donc articuler mort et résurrection suivant une triple exigence : 1°/ à la fin du monde, les morts ressuscitent, 2°/ la résurrection est universelle, 3°/ les hommes sont ressuscités avec les mêmes corps que pendant leur vie, les uns pour être définitivement sauvés, les autres pour être damnés.

Aussi bien dans la pensée mythique que dans la théologie chrétienne, dans laquelle Morin repère maintes survivances de la première, les représentations de la mort ont pour effet d'atténuer son *pathos*, de deux façons : soit en postulant une continuité entre la vie et la mort (sociétés archaïques), ou bien en opérant une relativisation de la mort par rapport à la vie éternelle (discours chrétien).

Il convient, par conséquent, de passer du symbolique au conceptuel, afin de voir si

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

les définitions philosophiques de la mort sont indépendantes de la fonction d'exorcisme attribuée aux représentations mystiques ou religieuses.

II. Métaphysiques de la mort, éthiques du bien mourir

II.1. « Philosopher, c'est apprendre à mourir » :

Il faut se rapporter à cette mort fondatrice qu'est la mort de Socrate (cf. Platon, *Apologie de Socrate*). La mort ne serait pas à craindre, car après la mort, on a : 1°/ soit le néant (analogie entre la mort et un sommeil sans songes) ; 2°/ soit la transmigration de l'âme qui part dans l'Hadès, et, dans le cas de l'homme de bien, converse avec celle des héros. Dans tous les cas, la mort est donc un sort enviable. Dans le *Phédon*, on lit que non seulement on ne doit pas craindre la mort, mais que la mort est un bien, car elle constitue un « raccourci », une libération par rapport au corps, laquelle permet à l'âme, partie noble, d'aller « vivre avec les Dieux », dans l'intelligible. A cet égard, *la mort est une vie meilleure* ! S'ensuit la célèbre thèse selon laquelle « philosopher, c'est apprendre à mourir » : le philosophe, ami de la sagesse, cherche durant sa vie à se détacher de son corps pour purifier son âme : *la mort sera ainsi en continuité avec la vie philosophique, dont elle sera la libération ultime*.

Le présupposé de cette thèse est donc l'immortalité de l'âme : Platon réfute deux objections : 1°/ celle de Simmias (le rapport entre l'âme et le corps serait analogue à celui qu'entretient l'harmonie avec la lyre : la mort du corps serait alors celle de l'âme) ; 2°/ celle de Cébès (l'âme pourrait user plusieurs corps sans être immortelle : elle serait seulement durable). La réponse socratique est la suivante : il existe des Idées qui permettent d'expliquer le sensible, et desquelles l'âme participe. Ces idées ne peuvent recevoir le contraire de la chose à laquelle elles aspirent : *la mort n'admet pas la vie, et donc l'âme qui est principe de vie (puisqu'elle anime le corps) ne peut admettre la mort*. On trouve dans la *République* (608c sq.) une démonstration analogue : chaque chose est corrompue par son mal propre, et nul autre. *Le mal propre du corps (la mort) ne peut donc atteindre l'âme (dont le mal propre est l'injustice)*. Le bien mourir, ainsi que l'après-mourir, dépendent donc exclusivement du bien vivre. Il s'agit durant la vie de pratiquer une ascèse philosophique qui, en cultivant l'âme, prépare la mort, laquelle n'est aucunement une fin absolue.

Toutefois, il paraît souhaitable de douter de cette éthique du bien mourir, et ce au moins pour deux raisons : d'une part, la mise en scène élaborée du *Phédon* peut

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 8 pages.

Culture Générale

La mort

être interprétée comme l'indice d'une dédramatisation : ainsi, Socrate meurt entouré d'amis, de chaleur humaine. L'ironie de Socrate (« ma destinée m'appelle, comme dirait un héros de tragédie ; je vais aller prendre un bain »), son refus des larmes visent, tout autant que le discours lui-même, à convaincre le sujet qu'en effet, la mort n'est rien. D'autre part, et surtout, les propos mêmes de Socrate permettent à la mort de reprendre une dimension inquiétante : « Il me paraît, puisque nous avons reconnu que l'âme est immortelle, qu'il n'est pas outrecuidant de le soutenir, et, quand on le *croit*, que cela vaut la peine de courir le risque, car le risque est beau ; et il faut se répéter cela à soi-même *comme des paroles magiques.* Voilà pourquoi j'ai si longtemps insisté sur ce mythe. La raison doit *rassurer* sur son âme l'homme de bien. » Ou encore :

> « Et c'est ainsi, Glaucon, que le mythe a été sauvé de l'oubli et ne s'est point perdu ; et il peut nous sauver nous-même, si nous y ajoutons *foi* (...). Si donc vous m'en *croyez*, *persuadés* que l'âme est immortelle (...) nous nous tiendrons toujours sur la route ascendante. »

On constate donc un divorce entre le vocabulaire de la foi et la démonstration rationnelle de l'innocuité de la mort. Parallèlement, le mythe revêt une fonction quasi-incantatoire (« paroles magiques »), et fonctionne comme un exorcisme, autant d'indices d'une faiblesse théorique de l'argumentation sur la mort, par laquelle peuvent se glisser la crainte, le doute, et l'idée, donc, que la mort correspond bien à la disparition totale du vivant. D'une certaine façon, la méditation du *Phédon*, par l'insistance même qu'elle met à « montrer » que la mort n'est rien, pourrait finir en définitive par montrer que la mort est tout.

II.2. Epicuriens et Stoïciens:

Bien que la perspective épicurienne soit opposée à celle de Platon, elle manifeste la même contradiction interne : celle d'une annihilation de la mort qui par son insistance même annule sa propre visée. En effet, *la mort est définie par Epicure comme un néant par rapport à la vie*. Là où Platon opérait une réduction de la mort par rapport à son « avant », Epicure fera de même relativement à son « après ». La mort ne sera donc passage vers rien, mais privation de sensations à laquelle on ne peut attribuer aucune valeur. Ainsi, l'âme et le corps se dissolvent à la mort, puisque l'âme est un « corps subtil répandu à travers l'organisme ». Or, le bien et le mal n'existent que dans la sensation, qui disparaît avec le corps : « La mort n'est rien pour nous, car ce qui est dissout est privé de sensibilité et ce qui est privé de sensibilité n'est rien ». Dans son *De natura Rerum*, III, 94-369, Lucrèce raisonne ainsi : le corps est défini comme l'analogue de l'âme qui en est la

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.